

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de *TIMON D'ATHÈNES*, de M. Emile Fabre ;
2^o Le 5^e fascicule du roman nouveau de M. Marcel Prévost : *HENRIETTE DERAISME*.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 18 MAI 1907

65^e Année. — N^o 3351



« AVOIR TANT DE BON VIN ET PAS POUVOIR MANGER DE PAIN ! »

La manifestation de cent mille vignerons languedociens au champ de Mars de Béziers, le dimanche 12 mai.

Photographie Marius Pons. — Voir l'article, page 336.

COURRIER DE PARIS



Voici venir les grandes ventes qui démantibulent l'amateur. Hier Chappey, aujourd'hui Mühlbacher, demain Sedelmeyer et ses quatre vacations... La raison du passionné de porcelaines, de gravures ou de tableaux commence à s'ébranler sous les chocs les plus rudes. C'est d'abord la réception du catalogue. En rentrant chez lui, le soir, il l'aperçoit, le distingue — dans son format magnifique et fatal — entre toutes les brochures et les journaux posés sur la table de l'antichambre. Il pousse aussitôt un soupir, gros de satisfaction, de désir, d'angoisse, de regrets : — « Ah ! oui ! » murmure-t-il, et ce ah ! oui ! signifie clairement : « Ce qu'à la fois je redoutais et souhaitais arrive... Le terrible et délicieux instant approche... Il est venu... C'est la vente Jéroboam ! Il va falloir que je me coûte beaucoup d'argent, car les tentations seront nombreuses et fortes. Suis-je en fonds ? Pourrai-je y suffire ? Aurai-je le rein assez solide pour lutter avec le comte de Xintrailles, la marquise d'Aragon et les grands marchands, Goddam de Londres, Kolossaal de Francfort, ou Trust de New-York ? J'ai peur que non. Et cependant, pourquoi pas ? Il y a là des perles que je veux avoir, qu'il faut que j'aie... pour lesquelles je me fâcherais, sans faiblir, avec mon meilleur ami. Les aurai-je ? Si je les avais ? Quelque chose me dit : « Tu les aur... » Mais non ! non ! ce serait trop beau ! » Voilà ce qu'avec une quantité d'autres réflexions rapides, foudroyantes, amères et joyeuses tour à tour, renferme le : ah ! oui ! de l'amateur gémissant. Et son supplice ne fait que commencer. Il avait faim. Ce catalogue lui a coupé l'appétit. Il touche à peine aux plats. La terrine qu'il adore lui cause une impression pénible à cause de sa croûte qui lui rappelle un certain Chardin qu'il sait faire partie du cabinet Jéroboam et les fleurs fraîches que sa femme a mises innocemment dans un vase de grès ne lui font pas plaisir, parce qu'il se souvient d'avoir raté, il y a deux mois, un bouquet des toutes pareilles par Fantin-Latour. Il souffre. — « Tu ne manges pas ? lui dit la compagne de sa vie. — Je n'aime pas me charger le soir », répond-il doucement, et il reste muet, l'œil obstinément fixé dans le vague, comme les chats qui voient, paraît-il, des choses étonnantes que ne connaît pas le regard de l'homme. Cette étrange attitude finit par inquiéter les siens au cours du repas silencieux et jusqu'au valet qui laisse choir les fourchettes... Mais le pauvre amateur n'y peut plus tenir, il faut absolument qu'il en parle, et alors, sans avoir l'air de rien, avec un rare et touchant bonheur de maladresse, il risque : « A propos... on va vendre Jéroboam ! » Et il n'a pas plus tôt achevé quesa femme, terrible et illuminée : « Ah ! je comprends ! Voilà donc pourquoi tu nous fais une tête ! » Et les enfants, rassurés, sourient et échangent des signes irrespectueux. Mais lui, froid en apparence, résolu à braver l'orage : « Eh bien, oui, c'est pour cela. Après ? Qu'y a-t-il de drôle ? » La mère de ses enfants lui réplique, avec une résignation qu'on sent remonter à des années : « Qu'il les ruine avec sa manie, et qu'on a déjà bien assez de tableaux, Seigneur ! » Il aime mieux ne rien objecter. Le grand froid des scènes de famille plane sur la table où le dessert n'a pas de succès. Les enfants demandent la permission « d'aller jouer dans leur chambre ». On la leur accorde et ils quittent en hâte ce lieu pénible. Monsieur et madame restent seuls. Alors monsieur se lève et va prendre le catalogue de la vente Jéroboam qu'il avait posé sur une chaise, avant le dîner, afin

de l'apercevoir de loin, tout en mangeant. Il s'installe, le sourcil résolu, les lèvres serrées, il extrait de la poche de son gilet un crayon et il feuillette, en marquant d'une petite croix les numéros sur lesquels il « marchera ». Il y a des croix presque à chaque page, des croix simples qui veulent dire : *peut-être*, des croix doubles qui signifient : *très sérieux*, et enfin des croix triples, rageusement appuyées, qui exigent : *il faut que j'aie ça !* A tracer ces dernières, généralement le crayon se casse, et madame qui, du coin de l'œil, voit toutes ces croix, pense : « C'est moi qui les porte ! »

Le jour de la vente — à moins qu'il ne soit millionnaire — l'amateur pousse et n'a rien.

* *

C'est un fait divers, oublié déjà. Il n'a peut-être pas cependant passé complètement inaperçu, car il a paru aux échos de théâtre, et les échos de théâtre, nul n'en ignore, sont lus et goûtés en France, autant et plus qu'un article de Jules Lemaître ou de Bourget. Il s'agit de M. Cartereau, le régisseur du théâtre Sarah-Bernhardt, qui s'est tué d'un coup de fusil, il y a quelques jours, — dans une crise de neurasthénie, paraît-il. Hé quoi ? Neurasthénique, ce solide et grand garçon ? Est-ce croyable ? M. Cartereau avait accompagné M^{me} Sarah Bernhardt dans tous ses grands voyages, il s'acquittait de sa tâche avec l'intelligence la plus zélée, et ses camarades avaient pour lui une très affectueuse estime.

Excellent régisseur, propre à tout, espèce de Maître Jacques des petits emplois, il jouait aussi un peu la comédie. Sa stature de Goliath et sa voix de stentor le vouaient de préférence aux rôles de figuration décorative et impressionnante. Y avait-il au *trois* un beau décor farouche de crypte ou de prison ? Il était là comme chez lui. Avait-on besoin, à telle minute du drame, d'un assommeur, d'un athlète, d'un géant de foules ? Cartereau était tout indiqué. Pour les pittoresques figures de gens d'église du seizième siècle, il était aussi très précieux, faisant évêque à l'énorme anneau, monumental abbé ou moine gourmand à la Dumas père. Enfin, il ne comptait plus les triomphes remportés par la seule et muette éloquence de ses attitudes dans l'emploi des géoliers. Il savait adresser la parole à un condamné à mort, tirer un verrou, porter des clefs, une lanterne et une cruche *dans l'esprit* du personnage et de l'époque. Maintes fois, de rouge vêtu et les bras nus croisés, il fut, près du billot et de la hache, un bourreau d'une inimitable splendeur. Et il s'est tué ! Pauvre Cartereau ! Cette bonne grosse tête était-elle donc si faible en dépit de son apparente solidité ? C'est à se demander si, d'avoir coopéré à tant de meurtres de théâtre, pris part à tant de crimes historiques et par conséquent *arrivés*, n'avait pas à la longue troublé sa naïve cervelle ? Qui saura jamais les tempêtes de ces crânes obscurs ?

Cartereau avait aussi la spécialité des bruits de coulisses, et il apportait à leur bonne exécution le soin le plus minutieux. Dans *Varenes* — que Lenôtre et moi fîmes représenter place du Châtelet il y a quelques années — c'était lui qui était chargé, à l'acte de Sainte-Menehould, de « faire la berline qui s'éloigne ».

Il se tenait donc dans la coulisse un fouet d'une main, un paquet de grelots de l'autre, et, dès que la voiture et ses quatre chevaux étaient sortis de scène, il faisait claquer le fouet et agitait les grelots pendant plusieurs secondes en espaçant et en réglant son tapage qu'il amortissait peu à peu en un *diminuendo* de la plus savante exécution. Les yeux fermés, un postillon s'y serait trompé. Mais par malheur, durant les premières

secondes, le bruit de Cartereau couvrait deux ou trois répliques échangées en scène et qui demandaient à n'être pas perdues pour l'intelligence de la pièce. Je le priai donc *d'adoucir* un peu. Il crut discerner dans mes paroles une critique, et je l'entends encore se justifiant avec une véhémentement amertume :

— Je suis fâché de vous contredire, monsieur, mais mon bruit est bon. Je l'ai travaillé. Mon bruit est juste, il est vrai, il est la vie même. Il doit être ainsi et pas autrement. C'est la seule façon dont je le sente.

Et, les yeux presque pleins de larmes, il prenait à témoin, en me les présentant, le fouet docile et les grelots qui bruissaient dans sa main frémissante. Rien n'est plus respectable que ces amours-propres et ces scrupules professionnels. Je n'ai jamais revu Cartereau, mais aujourd'hui je ne veux pas laisser partir cet humble artiste sans lui dire un mot d'adieu et lui confesser publiquement que j'avais tort. Son bruit était bon, en effet. Si par hasard il m'entend, je suis sûr que cela lui fait plaisir.

* *

Aimez-vous les mots qu'on surprend au passage, j'allais dire *au vol*, ces fragments et bribes de conversation qui vous laissent pensif et permettent d'imaginer à peu près la qualité, l'état d'âme de ceux qui les ont prononcés ou bien au contraire vous déconcertent par leur bizarrerie et le désaccord qu'il y a entre eux et les êtres de la bouche desquels ils s'échappent ? Moi, rien ne m'amuse autant. En voici trois bien nature que j'ai recueillis un de ces après-midi au jardin du Luxembourg.

Le premier :

Deux fillettes de seize à dix-huit ans passent, marchent vite, l'air de trotteurs modestes et pauvres. Elles sont gaies. De quoi parlent-elles ? D'amour sans doute ? Non. L'une dit à l'autre : « Eh bien, il faut tirer une diagonale... »

Le second :

Deux bourgeois, un gras et un maigre, assis sur un banc. Ils s'expriment et réfléchissent avec lenteur. Je m'approche à l'instant où le maigre déclare, le doigt sentencieux... « Mais Aristide le Juste n'était pas assez riche pour les payer... » Là nous touchons à la politique, évidemment.

Et enfin le troisième que j'ai trouvé d'une philosophie particulièrement émouvante et profonde :

Ce sont deux vieilles, mais vieilles bonnes dames qui marchent tout petit, en se donnant le bras.

— Ah ! dit l'une, tout s'en va, je t'assure, tout s'en va !

Et l'autre, la rabrouant :

— Mais non !... C'est nous qui nous en allons.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

L'HÉRITIER DU TRÔNE D'ESPAGNE

La cour et le peuple d'Espagne attendaient avec impatience la naissance d'un prince héritier : l'événement s'est produit le 10 mai, à midi 45. Lorsque le drapeau arboré sur la Pointe-du-Diamant et la salve réglementaire de vingt et un coups de canon annoncèrent au dehors l'heureuse nouvelle, la foule anxieuse amassée devant le palais royal de Madrid l'accueillit par des acclamations d'allégresse. A l'intérieur du palais, les choses se passèrent suivant le cérémonial traditionnel. La camera mayor étant venue informer le président du Conseil, M. Maura ouvrit la porte du salon où se tenaient les membres du gouvernement et les hauts personnages convoqués prononça d'une voix forte : « Messieurs, c'est un prince ! » et tous les assistants crièrent : « Vive le roi ! Vive la reine ! » Un quart d'heure après, Alphonse XIII, accompagné de l'infante Isabelle sa tante, procéda lui-même à la présentation du nouveau-né, qui portera le prénom d'Alphonse et le titre de prince des Asturies.



LA NAISSANCE DU PRINCE HÉRITIER D'ESPAGNE

1 et 2. La foule devant le palais royal au moment où le drapeau annonçant la naissance est hissé à la «Pointe-du-Diamant». — 3. Dames de la cour, ministres, hauts fonctionnaires, dans un des salons du palais. — 4. La sortie des ambassadeurs. — 5. La «nurse» anglaise. — 6. M. Maura, président du Conseil des ministres, sortant du palais. — 7. Le berceau du futur Alphonse XIV.



Le cardinal Rinaldi et sa suite.
Le cardinal Rinaldi représente le pape Pie X, parrain du prince héritier d'Espagne.



« C'est un prince, messieurs ! »
M. Maura, président du Conseil, annonce à ses collègues et aux ambassadeurs la naissance du prince héritier.



Le roi. Le cardinal Rinaldi. M. Maura. L'infante Isabelle. Prince Charles de Bourbon.

LA NAISSANCE DU PRINCE HÉRITIER D'ESPAGNE. — Le roi d'Espagne présentant aux ministres son fils, le prince des Asturies.

La présentation « officielle » du nouvel héritier d'Espagne aux ministres et aux grands personnages de la cour suivit de près sa naissance. Aucun photographe n'était présent, comme on pense, à cette cérémonie à la fois officielle et intime, mais un dessinateur anglais, M. S. Begg, avait été autorisé à y assister, et ses croquis lui ont permis de composer ces dessins très exacts.

Voir l'article, page 320.



Le village canaque : on y remarque, au milieu des cases, une fougère arborescente des serres du Jardin Colonial.

L'EXPOSITION COLONIALE DU BOIS DE VINCENNES

Une intéressante « Exposition coloniale nationale » s'est ouverte mercredi au Jardin Colonial du bois de Vincennes. M. J. Dybowski, l'éminent directeur du Jardin Colonial, a bien voulu se charger de présenter lui-même, en quelques lignes, aux lecteurs de L'Illustration, cette exposition qui est son œuvre, et dont nos photographies montrent l'aspect si pittoresque :

Encore une exposition coloniale ? dira-t-on peut-être. Mais qu'importe la répétition du titre, si le thème est nouveau et l'attraction autre.

Chez nous, en effet, il n'est rien de moins connu, ni surtout de plus inexactement connu que nos colonies. Et ce n'est point par la figuration fantaisiste de vastes bâtiments à l'architecture inventée que l'on peut donner au public une idée précise des choses et des gens de ces terres lointaines. Il fallait trouver d'autres moyens plus heureux pour faire connaître ce que sont nos colonies et leurs habitants, ainsi que les ressources capables de les vivifier et de fournir à l'activité de nos industries des éléments nouveaux.

Tel est le but que s'est tracé la Société de colonisation, dont Jules Ferry fut le fondateur et que préside actuellement l'un des hommes qui, par leurs voyages et leurs travaux, ont le plus contribué à préciser les services que sont appelées à nous rendre nos colonies. Nous voulons parler de M. de Lanessan, dont le programme abstrait d'études coloniales vient en quelque sorte de prendre corps, de se cristalliser en une grande et belle manifestation qui sera la vulgarisation à la fois la plus utile et la plus agréable.

Car les organisateurs de l'exposition n'ont pas voulu l'enfermer dans l'austère programme d'une leçon ennuyeuse. C'eût été suivre une méthode démodée. L'exposition est essentiellement moderne et avant tout attrayante. Et c'est pour atteindre ce but qu'à côté de pavillons officiels, où avec une rare précision et une scrupuleuse exactitude on a dressé l'inventaire matériel des produits de chaque colonie, se groupent dans la forêt, dans des fourrés compacts les huttes des indigènes de chacune de nos possessions d'outre-mer.

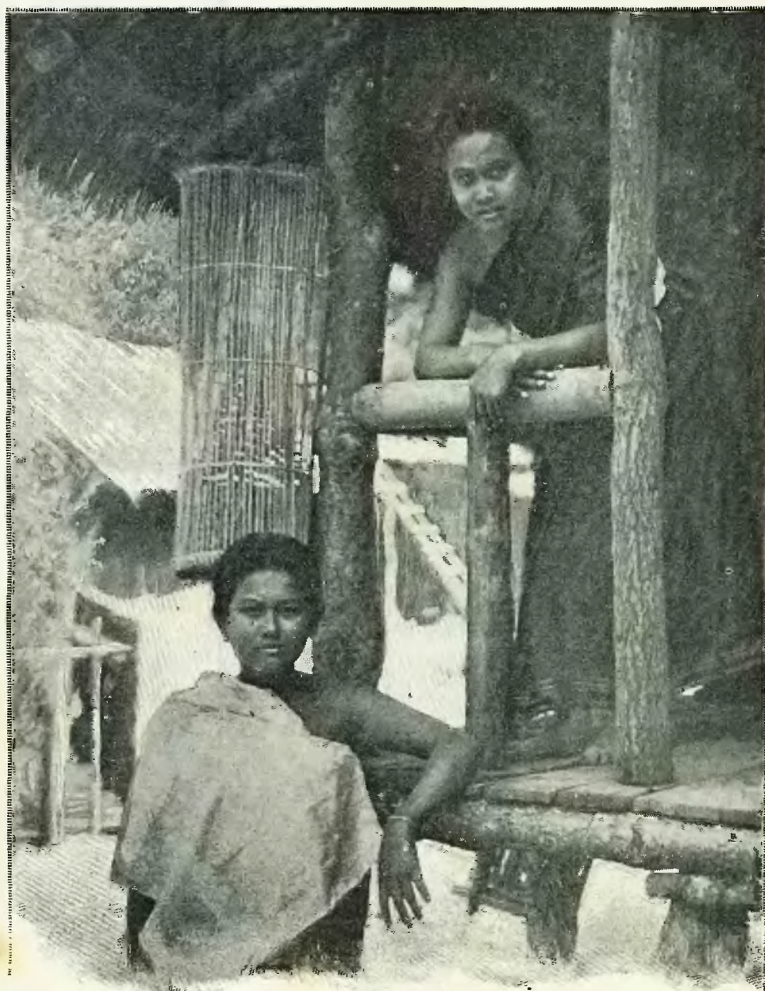
Le soin apporté à la reconstitution de ces villages, bien plus, à la présentation de scènes vraies de la vie indigène, a été poussé jusqu'aux raffinements de l'extrême coquetterie. Pas une case qui n'ait été dressée par les représentants des peuplades elles-mêmes, et cela en n'utilisant que des matériaux venus de chaque colonie. Chaque groupement constitue un village clos où les indigènes vivent de leur vie normale, allant des occupations de la vie de ménage aux soins à donner au bétail qu'ils ont avec eux importé des régions lointaines.

Et tous ces indigènes sont une sélection, car l'administration coloniale s'est souciee de réunir pour chaque groupe ethnique, sous l'autorité d'un chef, des représentants de toutes les castes. Et tous ces braves gens vivent d'une vie paisible, impassibles au milieu de la foule et des curiosités.

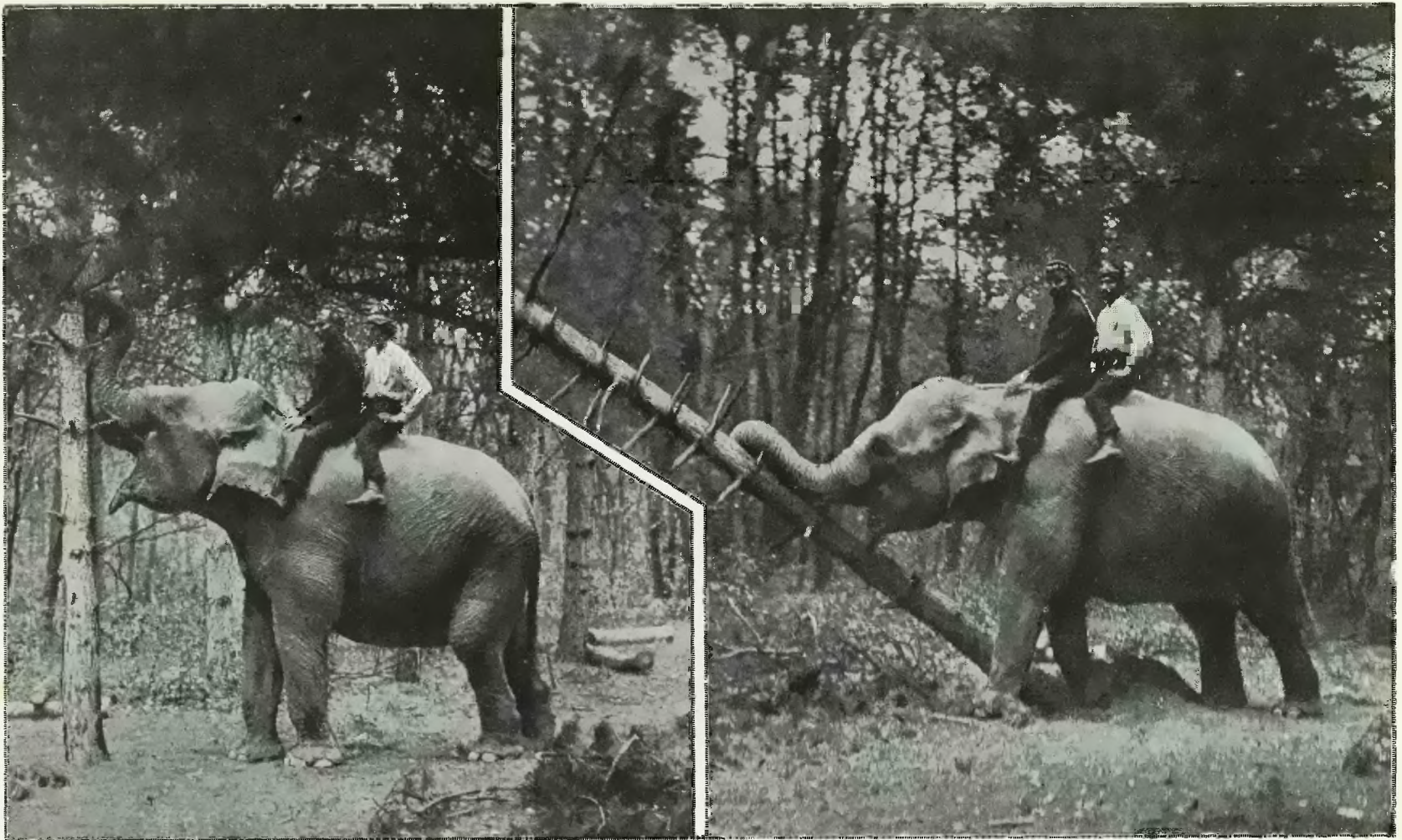
De sorte que ce sera, pour les visiteurs, un véritable voyage de découverte qu'ils feront ainsi à peu de frais, d'effort, dans ces fourrés d'un bois proche des limites de la ville. Car organisée tout entière par des coloniaux des colonies, tout y est vrai, comme tout y est précis. Et le Parisien en sortira, ravi peut-être, mais sûrement instruit. Les enseignements qu'il aura puisés à cette vaste et attrayante leçon de choses lui laisseront de pittoresques et utiles souvenirs.

Et, pour rassurer ceux qui seraient tentés de déplorer la durée éphémère de tant d'efforts, ajoutons que le Jardin Colonial, dans lequel toute l'exposition aura été organisée, conservera avec soin les collections récoltées grâce à de si heureuses initiatives et au prix de tant de peines.

J. DYBOWSKI.

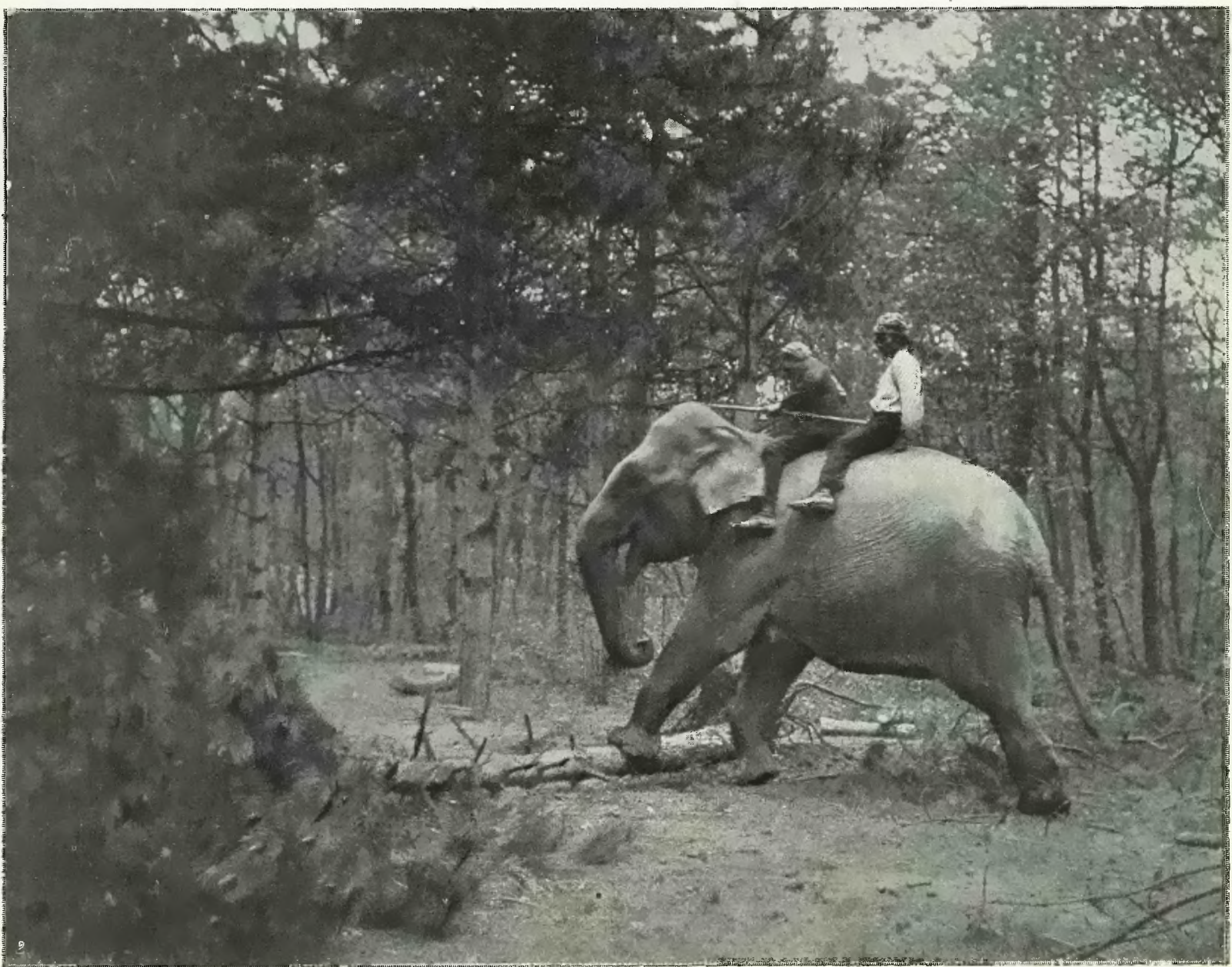


Deux Laotiennes à l'exposition du Jardin Colonial.



1^{re} opération : l'éléphant appuie sa trompe sur le haut du tronc.

2^e opération : sous la poussée, l'arbre est renversé

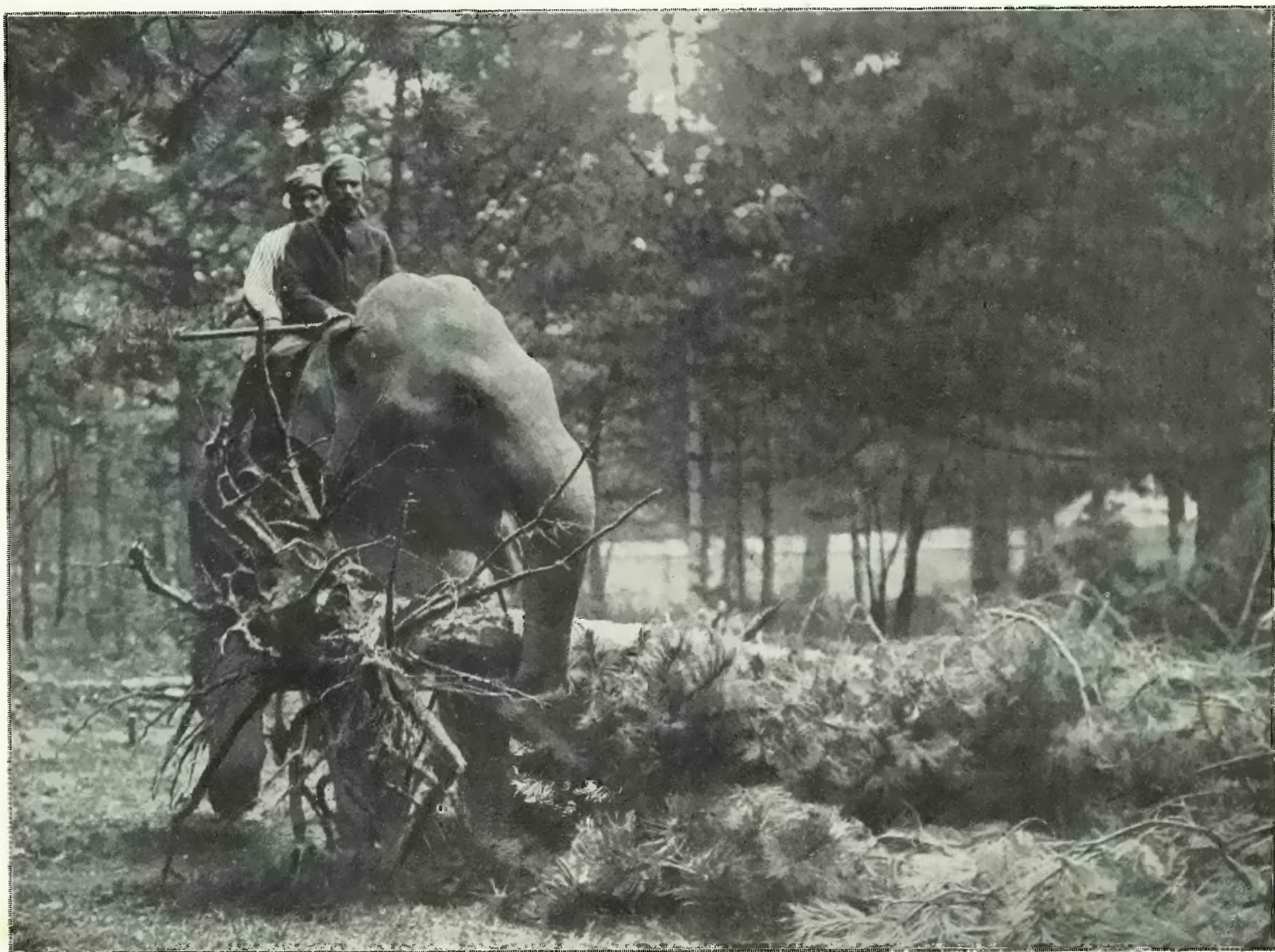


3^e opération : l'éléphant piétine le tronc abattu pour casser les branches.

A L'EXPOSITION COLONIALE DU BOIS DE VINCENNES :



4^e opération : l'éléphant fait pivoter l'arbre autour des racines afin de l'arracher complètement.



5^e opération : au commandement des cornacs, l'éléphant emporte l'arbre...

Photographies Gervais-Courtellemont.

LE DÉRACINEMENT D'UN ARBRE PAR UN ÉLÉPHANT

LIVRES NOUVEAUX

Romans.

Déjà considérable et par la quantité et par la qualité, le bagage littéraire de M^{me} Daniel Lesueur vient de s'enrichir d'un volume nouveau : *le Fils de l'amant* (Lemerre, 3 fr. 50). L'éminent écrivain, on le voit, ne se repose pas sur ses lauriers, pour employer la classique métaphore, qui sied parfaitement ici. Des lauriers, en effet, M^{me} Daniel Lesueur en a cueilli une belle brassée, comme poète d'abord, puis comme romancier ; le jugement du public, des lecteurs de *L'Illustration* notamment, ratifiant celui de la critique, a consacré sa réputation ; des honneurs exceptionnels l'ont distinguée ; récemment, enfin, les suffrages de ses confrères lui ouvraient à deux battants la porte d'un cénacle sacro-saint, du comité de la Société des Gens de lettres, qu'un préjugé dépourvu de galanterie avait jusqu'alors tenue obstinément fermée aux candidates les plus qualifiées. Qu'elle ait été la première à bénéficier de cette petite révolution dans la république des lettres, le fait, à lui seul, atteste la supériorité reconnue de ses mérites ; mais n'est-il pas superflu de proclamer aujourd'hui la valeur du talent éprouvé par où elle a conquis de haute lutte une place notoire parmi les femmes écrivains de notre époque ? Aussi bien, son dernier ouvrage nous fournit mieux qu'un sujet de généralités laudatives : une nouvelle occasion de remarquer une fort intéressante évolution de ce talent à la fois si souple et si ferme.

Après avoir publié toute une série d'œuvres d'une forme essentiellement littéraire, où de rares facultés d'observation et d'analyse s'exerçaient dans des études de mœurs, de sentiments et de caractères, M^{me} Daniel Lesueur, qui aurait pu se contenter de ce domaine suffisamment fertile et cultivé avec tant de succès, a senti le besoin d'en franchir les limites pour pousser une pointe vers un genre désigné, faute d'une définition bien précise, tantôt sous le nom de roman-feuilleton, tantôt sous celui de roman populaire ; elle a pensé qu'il lui était permis, sans déroger, de s'essayer à un mode de littérature illustré par des écrivains justement renommés, que s'il abondait, malheureusement, en produits vulgaires, voire tout à fait inférieurs, à cause de l'inhabileté ou du manque de scrupules de certains gâcheurs de métier, il appartenait aux bons ouvriers de la plume d'en relever le niveau. En raison de quelles incompatibilités non démontrées, de quelles lignes de démarcation conventionnelles, sa maîtrise ne s'adapterait-elle pas au roman ultra-romanesque, dont le public ne semble pas près de perdre le goût ? Pourquoi ne contribuerait-elle pas à le renouveler, à l'améliorer, en y apportant, avec ses dons d'imagination, ses qualités de composition et de forme, plus d'observation vraie, plus de délicatesse sentimentale ? Une telle entreprise était pour tenter sa laborieuse vaillance, sa curiosité d'artiste, toujours en éveil. Téméraire ou non, l'expérience a pleinement réussi. On n'a pas oublié le succès éclatant du *Masque d'Amour* (le *Marquis de Valcor* et M^{me} Fernese) ; pareille fortune nous paraît assurée à *Calvaire de femme*. Dans *le Fils de l'amant*, qui en est la première partie, à travers des péripéties dramatiques habilement accumulées suivant les procédés de la bonne vieille école, mais rajeunis par une mise au point bien moderne, se noue une intrigue singulièrement compliquée, dont l'auteur manie les fils multiples avec une dextérité consommée, affirmant d'ailleurs sa personnalité par plus d'une marque originale, éclairant le second plan du tableau, pour en atténuer les ombres mystérieuses et les touches violentes, d'exquises figures, comme celles des demoiselles Cornet et de M. de Mirevert, le collectionneur maniaque. Pas un instant, l'intérêt ni l'émotion ne faiblissent : c'est, en un mot, un de ces livres qu'on ne peut plus quitter, quand on les a commencés.

E. F.

Une femme du monde, jeune et très jolie, prématurément veuve et ruinée, responsable des destinées de deux fillettes, courageuse d'autre part, honnête par atavisme, tente de lutter contre le sort avec ses seules forces ; entendez : sans une protection d'homme. En ce cas, nous enseignent MM. J.-H. Rosny en un livre sans optimisme (Michaud, 3 fr. 50), la lutte est presque toujours impossible. Tôt, très tôt, la fine et faible créature, mal préparée à cette lutte

par son éducation antérieure, devra se résigner à accepter le secours intéressé, et par conséquent redoutable de l'homme. C'est ce qu'il advient à Colette Moulanne, impuissante, en dépit de son pauvre grand effort, à préserver ses petites filles de la maladie et de la faim. Deux hommes, dans cette société d'hommes de proie qui l'entoure, guettent la première défaillance de la jeune femme et cyniquement, l'heure venue, lui proposent l'inévitable marché. « Soyez ma maîtresse », dit le docteur Gironne, un vieillard marié, logique et dur, juste à sa façon, mais incapable d'attendrissement, de pitié. « Soyez ma femme », offre Ebenezer Singer, un mulâtre disgracié, répugnant, encore plus inacceptable comme mari que l'autre comme amant. Ce sera cependant au mariage, au mariage avec le mulâtre disgracié que se résoudra l'infortunée créature, un grand soir de défaite et d'abdication de bonheur, parce que, du fond de son être, de toute sa chair, d'on ne sait quel passé séculaire, se sera élevé le commandement de ne pas faire ce que lui demandait Gironne. Tel est le cas de Colette Moulanne qui n'est ni invraisemblable, ni même exceptionnel, et la cruelle étude de MM. J.-H. Rosny, ce *vox victis* qu'ils clament en notre nom et dont ils nous obligent à mesurer l'indignité, nous donne à penser sainement que certaines des revendications féministes contre une société, organisée par les hommes et surtout pour les hommes, ne sont peut-être pas si ridicules.

Aimer, créer des êtres, se perpétuer en eux, telles sont les conditions — seules vraies, seules conformes à l'instinct, à la nature — du bonheur relatif auquel peut aspirer l'homme dans sa brève carrière. Tout le reste n'est que mirage, duperie, et ne donne que des satisfactions accessoi-res et fugitives. Ce sera donc vainement qu'après avoir perdu l'espoir de vivre normalement sa vie sentimentale Daniel Chevalier — l'un des personnages du livre, plein de pensée et de pitié, de M. Henry Buteau (Flon, 3 fr. 50) — cherchera un bonheur durable en dehors de l'amour, en dehors de la famille. Il raidira sa volonté, tendra ses nerfs, concentrera ses forces vers les réformes sociales. Le succès lui sourira. Son nom sera connu, honoré, glorifié. Il sera comblé de tout ce que la vie publique peut donner. Mais ce ne sera point tout de même le bonheur. « Vouloir faire contenir au cerveau de l'homme le problème des destinées et l'infini du temps » est une folie, « quand il suffit d'un baiser pour l'emplir tout entier, le faire déborder d'ivresse, comme si ce baiser était la science des sciences, le commencement et la fin de tout ». Les seuls instants de joie parfaite que connaîtra Daniel Chevalier seront ceux où l'aimée de jadis, Suzanne Aubert, femme d'un autre, viendra, apitoyée et douce, lui

donner l'illusion de la vie d'amour qu'ensemble ils auraient pu vivre.

Avec beaucoup d'art et un métier dont l'habileté étonne dans un livre de début, M. Paul Faure nous conte joliment une élégante idylle de plage : *la Chapelle enchantée* (Fasquelle, 3 fr. 50). L'idylle n'est en elle-même qu'une toute petite chose faite de tout petits événements. Mais elle vaut par l'étude fine d'une psychologie menue de jeune fille et aussi par le décor — Saint-Jean-de-Luz et les régions sauvages d'Urrugne — dont, en fervent amoureux du pays basque, M. Paul Faure a su mettre en valeur tout le coloris.

Poésie.

A son œuvre de poète, si justement admirée, M^{me} la comtesse Mathieu de Noailles vient d'ajouter un livre harmonieux de toutes les harmonies du printemps et flamboyant de toutes les couleurs ardentes de l'été. *Les Eblouissements* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), ce sont les couplets d'une adoration éperdue de la vie, le long cantique d'un panthéisme émerveillé.

Aujourd'hui, le cœur las et blessé par le feu, Je vous bénis encore, ô brasier jaune et bleu, Exaltant univers dont chaque élan m'enivre ! Mourante, je dirai qu'il faut jouir et vivre, Que malgré la langueur d'un corps triste et brûlant, La nuit est généreuse et le jour succulent, Que les larmes, les cris, la douleur, l'agonie, Ne peuvent pas ternir l'allégresse infinie, Qu'un moment du désir, qu'un moment de l'été Contiennent la suave et chaude éternité.

Et presque toutes les visions du poète, en ce livre de belle fièvre, sont des visions de soleil, villes blanches, éclatantes dans les midis paisibles, campagnes vertes et bleues assoupies dans la torpeur de l'été, chemins d'or marquetés d'ombres violettes, jardins ruisselants de gemmes, horizons embrasés au seuil du crépuscule. Rien que des couleurs franches et nettes, un peu dures parfois. Pas de m'èvreries jamais, ni dans l'expression ni dans le rythme, et c'est très juste ainsi, car la nature n'est point mièvre, à moins d'avoir été maquillée par les hommes. Les soirs enbaumés, aphrodisiaques, les nuits brûlantes, les nuits d'orage, chantées par le poète, continuent voluptueusement les après-midi de lumière, et les évocations du passé elles-mêmes se lèvent en de violents sursauts de vie ardente, hors de leurs habitudes demi-teintes et de leurs douces pénombres.

Théâtre.

Annonçons la publication, en volumes de librairie, des *Jacobines*, la pièce en quatre actes de M. Abel Hermant que représente le théâtre du Vaudeville (Lemerre, 3 fr. 50), et de *l'Amie des sages* (Stock, 2 fr.), la comédie en vers de M. Maurice Allou qui nous fut d'abord révélée par le théâtre de l'Œuvre.



Une audition de *la Croisade des enfants* de Gabriel Pierné, à Metz.

« LA CROISADE DES ENFANTS » A METZ

Deux cents fillettes et garçons, élèves des instituts de Metz, plusieurs chœurs d'adultes, des sopranis, des ténors et des basses des théâtres des grandes capitales, soit, avec l'orchestre, cinq cents exécutants, viennent de donner à Metz, sous le patronage de l'Association musicale de cette ville, une audition de *la Croisade des enfants*, légende musicalement adaptée du poème de Marcel Schwob par notre éminent collaborateur M. Gabriel Pierné. Les caractéristiques de cet oratorio sont une pureté et une largeur d'expression, une harmonie franche, adéquates au sujet. Mais la particularité touchante de cette audition est que M. Gabriel Pierné — originaire de Metz, qu'il a quitté en 1870, à l'âge de sept ans — était venu y assister, incognito, et très ému d'entendre son œuvre, chantée en une langue étrangère, sur son sol natal. D'ailleurs, bientôt reconnu, il était acclamé par l'assistance, et le président du syndicat d'initiative, M. J.-Léon Muller, au nom de l'Association messine, puis M. Freudenberg, au nom du président de la Lorraine et du maire de Metz, lui présentèrent des souhaits de bienvenue doublement cordiaux, s'adressant à la fois au compositeur et au compatriote.

LES THÉÂTRES

Ariane et Barbe-Bleue, poème de M. Maurice Maeterlinck, musique de M. Paul Dukas, que représente l'Opéra-Comique, est mieux qu'un « conte » : c'est une véritable « légende » lyrique. Le musicien la déroule en merveilleuses broderies orchestrales sur la trame subtile — au point d'en être vaporeuse — que le librettiste a tissée. Et le directeur de l'Opéra-Comique n'a rien ménagé, comme à son ordinaire, pour en faire valoir toute la souple et riche beauté.

A la Comédie-Française une reprise et une première. La première est *les Fresnay*, de M. Fernand Vandérem, un acte de psychologie conjugale très moderne et très spirituelle, enlevé avec beaucoup de verve par M^{lle} Muller et M. de Féraudy, à qui M. Numa et M^{lle} Génat donnent agréablement la réplique. *L'Illustration* offrira très prochainement à ses lecteurs le régal de cette exquise petite comédie.

La reprise est *Monsieur Alphonse*, joué pour la première fois, avec un vif succès, en 1873, au Gymnase. On jugea alors qu'il, malgré ses audaces et même ses violences, *Monsieur Alphonse* était une pièce saine, honnête, parce qu'elle était une œuvre de cœur et de tendresse. C'est encore l'opinion du public qui a longuement applaudi l'œuvre et les interprètes, tous excellents : M^{mes} Sorel, Kolb et Bovy, MM. Duflos et Grand.

A quelques heures de distance, l'Odéon, que dirige M. Antoine, et le théâtre Antoine, que dirige M. Gémier, ont donné chacun la première représentation d'une pièce qui ont, l'une et l'autre, pour même sujet, le conflit des croyances pieuses et de la libre pensée, de la science et de la religion. C'est, à l'Odéon : *l'Otage*, de M. Gabriel Trarieux, fils de l'ancien ministre de la Justice ; c'est, au théâtre Antoine-Gémier : *les Ames ennemies*, de M. Paul Hyacinthe-Loyson, fils du fameux prédicateur et conférencier gallican. L'une et l'autre œuvre, d'une haute et noble inspiration, renferment des scènes puissamment dramatiques.

Le Nouveau Théâtre d'Art, association de « jeunes » fort actifs, a donné son second spectacle, composé d'un acte de psychologie violente : *le Délit*, par M. Georges Casella ; de trois actes d'observation amère et triste : *les Moribonds*, par M. Auguste Achaume, et d'une adaptation de *l'Asinaria* de Plaute, en deux actes, de très agréables vers libres, intitulés : *la Comédie des ânes*, et dus à M. Henri Dargel.

Le Palais-Royal a tenté une nouvelle reconstitution avec une reprise de *la Dame du 23*.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA FUMÉE DE TABAC ANTISEPTIQUE.

Jusqu'à ces temps derniers, on attribuait l'action antiseptique de la fumée de tabac à la nicotine ; mais des expériences faites avec du tabac dénicotinisé, dont la fumée est tout aussi active que celle du tabac ordinaire, ont montré qu'il fallait rapporter cette propriété à l'action de la formaldéhyde, qui se forme au moment de la combustion du tabac.

La nicotine est donc bien une substance seulement nuisible, et dont on aurait tout avantage à priver le tabac.

C'est elle qui provoque les lésions artérielles chez les animaux comme chez l'homme soumis au tabagisme chronique.

SIX NOCES D'OR A LA FOIS.

On compte les ménages assez favorisés du ciel pour subsister un demi-siècle ; mais combien est-il encore plus rare de voir célébrer, simultanément dans une même commune, six noces d'or ! Cette cérémonie touchante s'est accomplie à Lusse (Vosges), le 28 avril dernier. A l'occasion du cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, M. le chanoine Colin, qui fut curé de la paroisse pendant quarante ans, avait groupé à ses côtés cinq familles du pays : M. et M^{me} Demange, comptant 59 ans de mariage ; M. et M^{me} Lendmann, 52 ans ; M. et M^{me} Arcin, 54 ans ; M. et M^{me} Derozes, 52 ans ; M. et M^{me} Miclot, 55 ans. Toute la population a tenu à fêter ces heureux jubilé ; et l'air de santé répandu sur les figures, dû au climat un peu rude mais si pur des Vosges, permet de présager

encore de longs jours pour ces heureuses familles et pour leur vénéré pasteur.

LA POPULATION FRANÇAISE DE TUNISIE.

Le premier recensement de la population française en Tunisie date de 1891.

Depuis cette époque, cette population a presque quadruplé. De 9.973 unités en 1891, elle atteignait le chiffre 34.610 en 1906. La progression la plus élevée est accusée par Bizerte qui possédait 501 Français en 1891, et en possède maintenant 4.611, ce qui s'explique par les travaux du port et de l'arsenal, aujourd'hui malheureusement suspendus.

Ce n'est pas dans le Sud que la colonisation française s'accroît le plus lentement, mais bien dans certaines régions du Centre.

Dans les régions minières, et dans celles aussi où l'on a construit des chemins de fer, comme Gafsa, Sfax, le Kef, Tebour-souk, Beja, Souk-El-Arba, Tabarka, on remarque, depuis cinq années, une augmentation considérable du nombre des Français.

POUR AMORTIR LE ROULIS A BORD.

Depuis longtemps on se préoccupe d'amortir le roulis à bord des navires. Il a de graves conséquences : surcroît de fatigue pour le navire et pour les hommes au point que, durant le sauvetage du matériel du *Jean-Bart*, récemment échoué près du banc d'Arguin, les neuf dixièmes de l'équipage du croiseur cuirassé *Condé* souffrirent considérablement, malgré leur endurance ; réduction, pouvant atteindre un dixième, de la vitesse du navire, par suite de l'augmentation de la résistance de la coque à la propulsion ; enfin, diminution de précision dans le tir de l'artillerie. Nous laissons de côté le mal de mer ; au cours d'un congrès récent tenu à Londres, les sommités mondiales en la matière n'ont pu décider si cet état pathologique — provoqué parfois par un invincible besoin d'imitation — doit être, en général, plutôt attribué au roulis, au tangage, au *heaving* ou danse verticale du navire, ou à une simple autosuggestion. Pour comprendre le principe des rares systèmes jusqu'ici appliqués à l'amortissement du roulis, expliquons d'abord le mécanisme de ce mouvement.

La vague est constituée par une courbure de la masse liquide alternativement convexe et concave. A son point d'inflexion, ou point de transition entre les deux formes, l'angle d'inclinaison (par rapport à la normale de la tangente) mesure environ 8 degrés par très forte houle. Sur une mer donnée, les sommets des vagues successives se suivent, devant un même point supposé fixe dans l'espace, à des intervalles de temps égaux qu'on appelle la *période de la houle* ; celle-ci atteint son maximum dans l'océan Pacifique, soit huit secondes.

D'autre part, le navire se comporte comme un pendule composé ou comme le fléau d'une balance : ses oscillations successives, quelle que soit leur amplitude, ont

une durée sensiblement constante, nommée *période du navire*.

L'expérience et les calculs ont établi que, pour se trouver dans de bonnes conditions de stabilité, le navire doit être équilibré de façon que la moitié de sa période d'oscillation soit toujours supérieure à la période complète de la houle : en fait, elle varie entre seize et vingt secondes. Le synchronisme entre les deux périodes mettrait le bateau en danger de chavirer.

Dès lors, considérons un navire sortant de l'eau calme, du port, et heurtant une première vague. L'impulsion que la vague donne à sa masse lui communique une force vive, une énergie oscillatoire, quise trouve contrariée par les résistances passives de la carène et absorbée, en général, dans la proportion d'un vingtième. Mais, avant d'avoir accompli la moitié de sa première oscillation (une oscillation comprend deux courses : aller et retour), le navire reçoit la poussée d'une nouvelle vague ; il se trouve dans la situation d'un pendule dont on accentue l'amplitude en lui donnant une chiquenaude au moment où il va atteindre le point extrême de sa course. Et, ainsi de suite, les impulsions s'accumulent et les oscillations du navire augmentent d'amplitude jusqu'à l'instant où les résistances passives, dont la valeur augmente aussi avec l'amplitude, font équilibre à l'énergie fournie au navire par les vagues. Il s'établit alors un roulis régulier. Pour une houle formée de vagues ayant un angle d'inflexion de 8 degrés, l'inclinaison du navire arriverait à environ 25 degrés de chaque côté de la verticale.

Pour diminuer l'écart, il faut donc, sans modifier les autres conditions requises pour les qualités nautiques, augmenter la résistance passive de la carène.

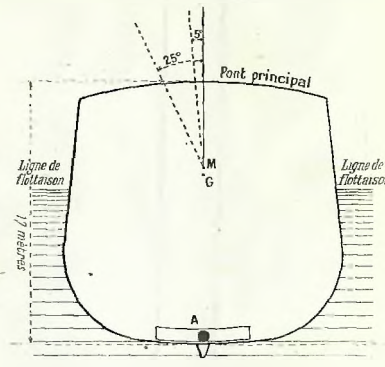
On a d'abord imaginé, et l'on utilise encore les quilles latérales ; leur pression sur la masse liquide diminue l'amplitude de l'oscillation et réduit le roulis d'environ moitié. On a, ensuite, recouru au lest liquide : il diminue aussi de moitié les petites amplitudes ; mais il devient dangereux pour de grandes amplitudes. En outre, il exige beaucoup de place et représente un poids qui, pour le cuirassé anglais *Inflexible*, d'un déplacement de 10.000 tonnes, se chiffrait par 96 tonnes d'eau.

La solution imaginée par M. V. Crémieu, préparateur à la Sorbonne, et présentée ces jours derniers à l'Académie des sciences par M. H. Poincaré, est d'une rare élégance scientifique ; elle se recommande, en outre, par une extrême simplicité de moyens.

A fond de cale, entre les couples du navire, par conséquent dans les espaces perdus, M. Crémieu dispose, parallèlement au plan de ces couples, c'est-à-dire en travers du navire, un ou plusieurs tubes métalliques légèrement courbés, ayant à peu près la forme d'une banane. A l'intérieur roule une sphère massive de plomb, d'un diamètre inférieur de quelques millimètres à la section du tube, lequel est étanche et en-

tièrement rempli d'un liquide visqueux, eau mélangée de glycérine, par exemple. Pour un transatlantique ordinaire, la dimension de ces tubes serait d'environ 5 mètres de longueur sur 0m,80 de diamètre.

Quand le navire roule, il entraîne le tube et, par suite, le liquide visqueux. Ce liquide passe sur la sphère et tend à l'entraîner dans son mouvement. Mais la pesanteur, agissant en sens inverse, tend à maintenir la sphère dans la direction de la verticale. Or, les choses sont réglées de telle façon que la



Un nouvel amortisseur du roulis (croquis schématique).

M, axe d'oscillation (méacentre). — G, centre de gravité. A, appareil amortisseur.

sphère reste toujours dans la verticale. Il en résulte qu'un certain volume de liquide visqueux est obligé de circuler dans les intervalles étroits compris entre la sphère et le tube.

Cette circulation entraîne, par suite des propriétés bien connues de la viscosité des liquides, une transformation d'énergie en chaleur ; et la quantité d'énergie oscillatoire du navire ainsi transformée est proportionnelle aux dimensions de la sphère et du tube.

Quant à l'élévation de température du liquide visqueux, elle est tout à fait insignifiante, 2 à 3 degrés au maximum.

La sphère constitue donc un dispositif automatique de transformation en chaleur de l'énergie oscillatoire fournie à chaque instant au navire par les vagues.

Actuellement, un transatlantique construit dans de bonnes conditions, naviguant sur une houle synchrone ayant un angle d'inflexion de 8 degrés, arrive, nous l'avons dit plus haut, à des oscillations régulières de 25 degrés de chaque côté de la verticale. Les expériences de M. Crémieu semblent prouver que son amortisseur les réduirait à environ 5 degrés. L'invention réaliserait donc un progrès important dans l'art naval. Nous serons bientôt pratiquement fixés à cet égard, car l'Angleterre, qui ne perd jamais de temps, se prépare déjà à essayer le système sur les navires de commerce, sous la direction de M. Biles, professeur d'architecture navale à l'université de Glasgow et « conseiller scientifique » de plusieurs grandes compagnies de navigation.

L'ESCROQUERIE AU RAJEUNISSEMENT.

Un médecin allemand a, ces temps derniers, imaginé une plaisanterie qui n'est pas sans saveur. Il fit connaître *urbi et orbi* — *urbi* surtout — qu'en deux jours il rajeunissait très sensiblement la femme la plus âgée. Son traitement n'avait de vertu que pour le sexe faible. Aussitôt se dirigea vers sa maison une théorie d'antiquités. A la première entrevue, le médecin les auscultait avec soin, puis il les engageait à inscrire nom, prénoms et âge sur un morceau de papier. Ceci fait, il engageait les consultantes à revenir le surlendemain, recevoir de lui l'élixir promis. Elles revenaient, naturellement, pleines d'espoir. Mais le docteur racontait avoir égaré les papiers, et demandait qu'on les rédigeât à nouveau. En passant, et négligemment, il faisait savoir qu'il avait oublié de les informer d'un détail : c'est que la plus âgée devait se laisser égorger et brûler, la base du remède étant de la cendre humaine. Le lendemain, on revenait, avec les papiers tout prêts. Le médecin demandait ses honoraires. Mais on fut récalcitrant : on voulait au moins avoir l'élixir en mains. « A quoi bon ? dit le médecin, la cure est opérée. J'ai retrouvé les papiers de l'autre jour ; et, en les comparant avec ceux d'aujourd'hui, je constate que vous avez toutes perdu une vingtaine d'années au moins. J'ai tenu parole : exécutez-vous. »

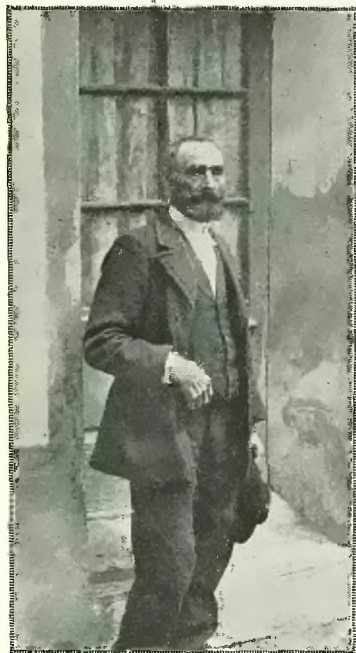
L'histoire — qui est racontée par un journal médical anglais — ne dit pas quelles furent les suites de l'aventure.



Six noces d'or à la fois à Lusse (Vosges). — Phot. Marchal.

LES VIGNERONS DU MIDI À BÉZIERS

L'agitation dont M. Marcelin Albert s'est fait le promoteur parmi les vignerons du Midi prend une extension vraiment extraordinaire, et le meeting monstre organisé à Béziers, dimanche dernier, a été plus



M. Marcelin Albert,
promoteur de l'agitation vigneronne.
Phot. Sereni (Narbonne).

imposant encore que celui tenu à Narbonne le dimanche précédent. Dans l'Aude, près de quatre-vingt mille manifestants s'étaient réunis ; dans l'Hérault, on en a évalué le nombre à environ cent vingt mille.



L'AGITATION VIGNERONNE DANS LE MIDI.
Placard symbolique de la commune de Vinassan. — *Phot. J. Allard.*

Dès le matin, ils affluèrent en colonnes serrées par le chemin de fer, par les routes, les uns entassés sur des charrettes, les autres cheminant à pied, vu l'insuffisance des moyens de transport, formidable armée ayant pour point de concentration l'ancien champ de Mars de Béziers, d'une superficie au moins égale à celle de la place de la Concorde. Leur défilé, exécuté avec une régularité quasi militaire, dura jusqu'à 3 heures. Rien de plus émouvant que le spectacle de ces légions sans armes animées, suivant la pittoresque expression de M. Marcelin Albert, leur général en chef, de l'« amour du drapeau viticole ». Elles

enseignes déployées ; car la plupart des groupements arboraient des pancartes aux inscriptions significatives telles que : « Sus aux fraudeurs ! Au secours ! Les ventres sont vides et les celliers sont pleins ! Législateurs repus, ce sont les crève-la-faim qui passent !... » Quelques-uns de ces placards originaux s'illustraient de sujets appropriés : pour la commune de Vinassan, par exemple, un artiste du cru avait composé une scène suggestive, d'un symbolisme à la fois naïf et sinistre. Quant aux inscriptions diverses, si les cris de détresse amers ou douloureux, les devises comminatoires en étaient les notes dominantes, une d'entre elles, qu'on aperçoit dans notre gravure

et dont le patois se traduit aisément : « Avoir tant de bon vin et pas pouvoir manger de pain ! » s'égayait d'une pointe d'ironie fleurant ce vieil esprit français. toujours vivace chez nos vignerons.

Le meeting, naturellement, retentit, comme les précédents, d'appels belliqueux répétés en écho par des milliers de voix.

MANIFESTATION DES « CENT NOIRS »
A MOSCOU

Une importante manifestation a eu lieu à Moscou, le 10 mai, à l'occasion de l'ouverture du congrès des partis monarchiques : formés en une longue procession, les adhérents au programme des « Cent noirs », au nombre de plusieurs milliers, ont parcouru les principales rues de la ville, arborant des bannières et des insignes, chantant l'hymne russe et poussant des hurrahs pour le tsar. Lorsque le cortège, sur le passage duquel la foule des curieux était invitée à se découvrir, est arrivé devant le palais du gouverneur, celui-ci a, du balcon, adressé quelques paroles aux manifestants.

Cette appellation populaire des « Cent noirs », adoptée en mémoire d'une faction moscovite qui prit une part active aux troubles du dix-septième siècle, sert communément, on le sait, à désigner le parti des « Vrais Russes », né de la réaction provoquée par le mouvement révolutionnaire actuel. Ses tendances peuvent se résumer en ces deux devises : « Autocratie et orthodoxie » ; — « La Russie pour les Russes ». Très peu nombreux à ses débuts, il s'est rapidement développé et, grâce à son organisation, il exerce, il l'a déjà prouvé, une influence sur la masse du peuple auquel l'unit la haine des juifs. C'est aujourd'hui une force non négligeable.



A MOSCOU : UNE MANIFESTATION DU PARTI DES « CENT NOIRS ». — Messe en plein air devant la chapelle de la Vierge d'Ibérie. — *Phot. Smirnov.*